

L-101-2

V<sup>e</sup> SÉRIE. — NUMÉRO 11.

---

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

---

SOMMAIRE:

BONITEAU BEY : *Le pèlerinage de la Mecque et les campements quaranténaires.*  
CH. FLÉGEL : *Les pêcheurs d'éponges de la Méditerranée.*

---

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1902





BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE  
DU CAIRE







BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

---

V<sup>o</sup> Série. — N<sup>o</sup> 11.

---

LE CAIRE  
IMPRIMERIE NATIONALE  
1902



*N<sup>o</sup> 1048*







# LE PÈLERINAGE A LA MECQUE

ET

## LES CAMPEMENTS QUARANTENAIRES

PAR

Maurice BONITEAU Bey <sup>(1)</sup>.

DIRECTEUR DU SECRÉTARIAT AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

---

MESDAMES, EXCELLENCES, MESSIEURS,

Il y a déjà de nombreuses années que j'ai à m'occuper de toutes les questions qui touchent au pèlerinage de la Mecque, surtout en ce qui concerne les pèlerins égyptiens; pourtant, en acceptant aujourd'hui de traiter ce sujet devant vous, je tiens à vous déclarer tout d'abord qu'il est tellement vaste et complexe que je n'aurai pas la prétention, même si le temps ne m'était pas mesuré, de vous donner une idée complète de ce grand mouvement qui porte chaque année vers la Mecque des milliers de fidèles venant de toutes les parties du monde Musulman.

J'essayerai seulement de vous en donner un bref aperçu, mais je suis persuadé d'avance que mon auditoire voudra bien me tenir compte des efforts que je ferai pour l'intéresser un peu.

Ne croyez donc pas, je tiens à vous le dire au début, que je vais vous faire une description détaillée de la

(1) Voir le compte rendu de la séance du 24 février 1902.



Mer Rouge ; je ne connais que le golfe de Suez jusqu'à Tor, et de cette déclaration vous conclurez immédiatement que je ne puis vous décrire *de visu* Djeddah, la Mecque, la Caaba, Médine, le tombeau du Prophète Mohamed, Yambo, et, si je vous en parle, sans faire œuvre de plagiaire, j'aurai recours à des voyageurs, à des auteurs qui, plus heureux que moi, ont pu entreprendre ce voyage.

Le titre de ce petit entretien : *Pèlerinage à la Mecque et Campements quaranténaires*, semble ne pas rentrer tout à fait dans le cadre des travaux dont s'occupent habituellement les Sociétés de géographie ; cependant, de même que l'histoire ne doit pas être envisagée comme une chronologie, de même aussi, la géographie a son côté, pour ainsi dire philosophique et, faisant abstraction de descriptions purement géographiques, dans le sens strict du mot, cette question du pèlerinage au Hedjaz et des campements quaranténaires a un intérêt tout particulier ici, en raison même de la situation géographique de l'Égypte.

Tous les ans, les fêtes de l'Islam donnent lieu à un mouvement considérable, courant qui, peut-on dire, s'étend depuis l'extrême Orient et l'Occident pour converger vers les villes saintes du Hedjaz, la Mecque et Médine.

De l'Océanie, de Java, de Sumatra, de l'Indo-Chine, des Indes, du Turkestan, de la Perse arrivent les pèlerins se dirigeant par le détroit de Bab-el-Mandeb vers Djeddah, le port de la Mecque ; puis, par terre, d'autres pèlerins, des Persans, des Turcomans, les habitants de



l'Asie Mineure arrivent de leur côté au Hedjaz, pendant que les Marocains, les Algériens, Tunisiens, Turcs et Dalmates viennent passer le Canal de Suez pour se diriger également vers Djeddah.

L'Égypte donc se trouve être, pour beaucoup de pèlerins, le trait d'union reliant leur pays au but de leur pèlerinage et, comme j'aurai l'honneur de vous le faire remarquer plus tard, ce trait d'union est encore plus sensible au retour de tous ces pèlerins vers le Nord, puisque tous doivent s'arrêter sur le territoire égyptien, dans la presqu'île du Sinaï, pour y subir les quarantaines réglementaires.

Le mouvement des pèlerins venant du Nord est considérable. Tous les ans, il y a une moyenne de 16,000 pèlerins qui passent par le Canal Maritime ou s'embarquent dans le port même de Suez, mais cette moyenne est parfois dépassée de beaucoup; c'est ainsi que l'année dernière le nombre des pèlerins ayant passé par l'Égypte s'est élevé à près de 26,000 et, cette année, d'après les chiffres déjà connus, les pèlerins du Nord seront sans doute au nombre de 40,000, ce qui marquera un record dans les annales du pèlerinage.

Les pèlerins du Nord ne sont cependant qu'une petite partie des pèlerins qui se rencontreront à la Mecque car, chaque année, le nombre des pèlerins réunis au moment de la fête du *Courban Baïram* à la Mecque, dépasse de beaucoup le chiffre de 100,000.

La question du pèlerinage est une question d'actualité, car c'est ce matin même que le *Mahmal*, vulgairement le *Tapis Sacré*, a quitté le Caire pour aller s'embarquer à Suez.



La plupart croient que le tapis sacré, *Kissoueh*, aurait pour ainsi dire une signification sacro-sainte; il n'en est rien. Le Mahmal est avant tout un signe de ralliement pour les pèlerins; sa présence ranime les courages, c'est un gage de bénédiction: Quelle en est donc l'origine? Vers la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire en l'an 648 de l'Hégire, une Sultane d'Égypte, Fatma Chagaret El Dor, entreprit le pèlerinage de la Mecque; son départ donna lieu à de grandes réjouissances; elle partait, étant donné son rang, accompagnée d'une nombreuse caravane et devait accomplir le voyage dans un superbe palanquin orné de riches étoffes chargées d'or et de pierrieres, et elle emportait avec elle des présents de toute sorte, des tapis pour en orner la Caaba et le tombeau du Prophète.

C'est en mémoire de ce départ, de ces cadeaux royaux, que tous les ans l'Égypte envoie à la Mecque un tapis sacré destiné à recouvrir le sanctuaire de la *Caaba*. Ce tapis, *Kissoueh*, est renfermé dans un chassis dont la partie supérieure à la forme pyramidale et est recouvert d'une riche étoffe, c'est le Mahmal.

Le départ du Mahmal est donc le signal officiel du départ pour le pèlerinage, tandis que le Mahmal lui-même est comme un étendard autour duquel les pèlerins se rendant à la Mecque sont censés se grouper.

Le Mahmal est confié par le chef de l'État à l'Emir El Hag, le chef du pèlerinage, il est suivi d'une caravane officielle de 400 personnes environ.

Son escorte n'est pas simplement civile; elle comprend des détachements de toutes armes qui ne l'accom-



pagnent pas seulement comme garde d'honneur, mais surtout pour le protéger contre les attaques des Bédouins pillards qui infestent la route des caravanes de Djeddah à la Mecque et de la Mecque à Médine; c'est avec cette escorte que le Mahmal s'embarque à Suez sur un vapeur frété spécialement qui le conduira en quatre jours jusqu'à Djeddah.

Djeddah? Je ne puis vous en donner une description *de visu*, mais ce que tous les voyageurs sont d'accord pour déclarer, c'est que c'est une ville comptant environ 16,000 habitants de population fixe et dont, pendant le pèlerinage, la population flottante atteint 40,000 âmes.

De la haute mer, elle s'élève gracieuse, toute blanche, entre le gris lointain des montagnes et le bleu des flots, sous un ciel resplendissant de clartés.

Lorsqu'il faut aborder, grande difficulté. Les navires sont obligés de rester en rade et, passagers, animaux et marchandises gagnent la terre au moyen de samboucks, grandes barques à voiles, au milieu de bancs de coraux, de sable, d'écueils, d'ilôts rocaillieux, d'algues et de plantes marines en décomposition qui, sous ce climat brûlant, laissent continuellement dégager des émanations délétères.

Une fois débarqué à Djeddah, le voyageur est surtout frappé par la saleté générale. Le service de la voirie y est d'une grande simplicité. Ce sont les pluies qui sont chargées d'entraîner les ordures et il pleut deux ou trois fois par an, quand il pleut; la superficie du sol est formée d'épluchures de légumes, de détritits de tous



genre et de toute odeur. Bétail, ânes, chameaux y laissent aussi des traces de leur passage; n'oublions pas toutefois que les chiens errants et quelques chèvres, sont les vrais ouvriers de la voirie; il contribuent à nettoyer la ville en dévorant bien des détritux animaux ou végétaux qui pourriraient sur le sol.

Au point de vue sanitaire, Djeddah est donc une ville des plus primitives; les vidanges sont bien simplifiées, on fait un trou à côté de la fosse d'aisance; on jette dans ce trou les matières fécales; on referme le trou; la vidange est faite et toutes les infiltrations du sol ainsi contaminé vont rejoindre les citernes dont des milliers de pèlerins boiront l'eau.

Et dans quel état au début même du pèlerinage arrivent ces pèlerins? — Malgré les prescriptions de la Loi sainte, il y a en général parmi ces gens de nombreux indigents qui ont fait une longue traversée dans des conditions de voyage déplorables; je puis dire qu'à ce point de vue, les pèlerins égyptiens se trouvent dans des conditions excellentes.

La population des campagnes et la population des villes, vous la connaissez tous? — Braves gens, doux, mais ne prévoyant pas l'avenir. — Leur Loi les oblige, croient-ils, à faire le pèlerinage et tous voudraient l'entreprendre; et ils ne prévoient pas ce qu'ils auront à souffrir; — C'est pourquoi le Gouvernement prévoyant à la place de ces imprévoyants et dans un but humanitaire a cherché depuis longtemps à réglementer le pèlerinage. — Je vous vois d'ici sourire à ces mots de règlement; vous me direz que les règlements ne



manquent jamais, que le malheur est qu'ils ne sont que rarement appliqués ; permettez-moi de vous affirmer de la façon la plus formelle que les règlements non seulement existent, mais qu'ils sont strictement observés et qu'aucune exception n'est tolérée. D'ailleurs, c'est dans l'intérêt même des pèlerins et après mûre étude qu'ils ont été adoptés.

Autrefois, riches ou pauvres partaient pour le pèlerinage ; plus de pauvres que de riches. Qu'en résultait-il ? Ces malheureux étaient le jouet de compagnies de navigation plus ou moins sérieuses qui les exploitaient, les entassaient sur des vapeurs qui pouvaient plus ou moins bien tenir la mer ou sur des samboueks qui prenaient trois ou quatre fois plus de passagers qu'ils ne pouvaient régulièrement en embarquer ; ces pauvres gens partaient sans les ressources nécessaires ; ils étaient obligés dès le commencement du voyage d'avoir recours à la charité publique. Le voyage de Djeddah à la Mecque, le séjour, le retour, étaient un long martyre. Ce martyre actuellement est évité au pèlerin égyptien.

Toute personne égyptienne ou habitant l'Égypte qui désire se rendre au Hedjaz doit obtenir son passeport. Pour l'obtention de ce passeport, il est nécessaire que l'intéressé présente un certificat constatant qu'il a les moyens financiers de faire le pèlerinage, certificat délivré par l'omdeh de son village ou le cheick du quartier qui est le véritable garant du pèlerin.

Avant l'obtention du passeport, le pèlerin doit verser une somme de 156 P.E., dont 56 P.E. destinées à couvrir les frais de quarantaine et 100 P. E. pour frais de nour-



riture au campement quarantenaire au cas où il reviendrait en état d'indigence; enfin il doit justifier d'un billet d'aller et retour des compagnies de navigation autorisées par le Gouvernement égyptien à transporter les pèlerins. Mais, dira-t-on, c'est un attentat à la liberté individuelle. Il n'en est rien; c'est une garantie que le pèlerin ne souffrira pas pendant le voyage. D'autres diront que c'est un moyen détourné d'empêcher les pèlerins de partir. La réponse est facile: depuis que ce règlement est en vigueur, le nombre des pèlerins a augmenté d'un tiers; autrefois le nombre des pèlerins égyptiens était chaque année de 4.500 environ; depuis que le système adopté actuellement fonctionne, le nombre moyen des pèlerins égyptiens est de 6.500 environ.

D'où vient cette augmentation? Autrefois, lorsque le pèlerin revenait, il redisait toutes les souffrances qu'il avait endurées et tout bon croyant qu'on était, on remettait à plus tard le voyage projeté. Aujourd'hui, le pèlerin revient heureux, satisfait de son voyage. Il n'a pas souffert à bord par suite des précautions que lui a fait prendre le Gouvernement, et s'il arrive au port d'embarquement ayant dépensé tout ce qu'il avait, ou volé par quelque bédouin pillard, il sait qu'il a sa place à bord du vapeur qui le ramènera dans sa patrie; il sait que s'il est obligé de faire une quarantaine, n'ayant même pas une obole sur lui, il sera traité comme le pèlerin aisé, ayant une nourriture saine, abondante, bien surveillée. Mais alors, me direz-vous, c'est déjà le paradis sur terre! Non, pas précisément; il a été fait beaucoup, mais il reste beaucoup à faire.



Nous avons pris le pèlerin à son départ de son village; le voici à Suez : sur quel bateau va-t-il pouvoir s'embarquer?

Il y a quelques années, on exigeait du pèlerin partant la production d'un billet d'aller et retour; mais qu'arrivait-il? Il y avait des agents de compagnies de navigation qui, avant tout, se préoccupaient de la question importante pour eux de placer le plus possible de billets d'aller et retour; le pèlerin était embarqué tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, car les compagnies de navigation n'avaient d'autre souci que d'embarquer sur chaque bateau le plus grand nombre de pèlerins possible.

« Dans un but de lucre, écrit à ce sujet en 1897 un  
« des membres les plus autorisés du Conseil quarante-  
« naire, les capitaines de navire entassent ces mal-  
« heureux dans des espaces trop étroits et exposés à  
« toutes les intempéries. Pour épargner de la place, ils  
« ne réservent pas d'endroit propre à l'hospitalisation  
« et à l'isolement des malades. Les latrines consistent  
« en une sorte d'échafaudage suspendu en dehors du  
« du plat bord; leur usage est toujours difficile, sou-  
« vent impossible ou périlleux: enfin, les vivres et  
« l'eau sont trop fréquemment gâtés ou souillés. »

Des pèlerins se sont plaints d'avoir effectué le trajet de Suez à Djeddah dans les couloirs du bateau, tellement entassés les uns sur les autres qu'ils n'en pouvaient bouger même pour satisfaire aux besoins les plus indispensables. On conçoit quelles devaient être dans de telles conditions les souffrances de ces malheureux;



toute maladie épidémique devait prendre rapidement un développement dangereux; tout accident nautique pouvait dégénérer en catastrophe.

Le pèlerin arrivait à Djeddah; mais au retour, soit par Djeddah, soit par Yambo, il avait beau avoir un billet de retour, il arrivait souvent qu'aucun bateau de la compagnie à laquelle il avait pris son billet ne se présentait, et bien des fois le Gouvernement égyptien a dû fréter un bâtiment spécial pour ramener de Djeddah ou de Yambo de pauvres pèlerins qui, malgré leur billet de retour, n'avaient pas trouvé de bateau pour revenir.

Sur ces entrefaites, le naufrage d'un navire parti de Suez bondé de pèlerins faillit amener un désastre et attira l'attention du Gouvernement sur l'absolue nécessité de mettre un terme à un état de choses aussi dangereux.

C'est dans ce but, afin de diminuer pour ses pèlerins les dangers et les souffrances de la traversée, en même temps que pour répondre à une préoccupation constante et souvent exprimée du Conseil quarantenaire d'Egypte que le Gouvernement a décidé que désormais les pèlerins égyptiens ne seraient autorisés à voyager que sur les bateaux qui rempliraient certaines conditions et dont les compagnies accepteraient de se conformer à certaines obligations; aussi les bateaux chargés de transporter les pèlerins égyptiens ont dû procéder à un aménagement nouveau comprenant des latrines, un hôpital d'isolement, des réservoirs d'eau potable; en



outre, ces bateaux ont été mesurés et ne peuvent plus embarquer qu'un nombre déterminé de pèlerins qui, dans la plupart des cas, est moitié moindre du nombre embarqué autrefois. La mesure prise est devenue en même temps un moyen d'assurer la fourniture de l'eau potable aux pèlerins qui reviennent par Yambo.

Tous les pèlerins ne visitent pas Médine, certains assistent seulement aux grandes fêtes du *Courban Baïram* puis reviennent, les fêtes terminées, vers Djeddah; c'est à peu près la moitié.

Beaucoup de pèlerins rapportent de l'eau de la source de Zemzem.

Suivant une des légendes arabes les plus répandues, Abraham alla, prêchant la vérité, en Syrie, en Palestine, en Egypte.

C'est de ce pays qu'il ramena son esclave Agar dont il eut un fils. Pour satisfaire à la jalousie de Sarah son épouse et suivant le commandement qu'il reçut de Dieu, il conduisit la mère et son enfant au lieu où plus tard fut élevée la Mecque. Devant sa mère affolée, Ismaïl allait mourir de soif lorsqu'il frappa le sol du pied et immédiatement une source abondante en jaillit, tellement abondante qu'Ismaïl craignant que cette eau n'inondât les pays environnants commanda à l'eau de s'arrêter un peu : en arabe *zem-zem* ; resserre-toi ; c'est là l'origine de la fontaine de Zemzem.

Abraham n'abandonna pas son fils et plusieurs fois vint le retrouver dans le désert ; dans l'un de ses voyages, il lui communiqua l'ordre du ciel de rebâtir le sanctuaire élevé par Adam. Lorsqu'ils voulurent



faire un des angles de cet édifice, l'archange Gabriel leur apporta une pierre d'une éclatante blancheur; ce sanctuaire est la *Caaba* située à la Mecque. Cette pierre noircie par le temps est la fameuse pierre noire encore aujourd'hui vénérée.

La seconde moitié des pèlerins continue son voyage dans le désert et, quittant la Mecque, se dirige vers Médine pour y visiter le tombeau du prophète Mohamed. De là, ces caravanes vont se diriger vers Yambo où elles se rembarqueront pour revenir vers le nord.

M. Elisée Reclus, dans sa *Géographie universelle*, nous dit à propos de Yambo :

« La porte de Médine sur la mer Rouge est Yambo, « située à plus de 200 kilomètres en ligne droite, au « sud-ouest. Vue de la mer, Yambo apparaît sur le fond « gris du désert comme une ligne blanche entre l'azur « des flots et celui du ciel. D'ailleurs, elle n'a pas de « monuments remarquables. Ce qui la rappelle le mieux « au souvenir des voyageurs, c'est l'eau pure et fraîche « de ses sources, trésor inconnu à presque toutes les « autres villes du littoral. »

On pourrait supposer par là que l'eau à Yambo est abondante; il n'en est rien et, malgré tout ce qu'a pu dire Elisée Reclus, les pauvres pèlerins qui arrivent à Yambo souffrent de la soif; l'eau leur manque; le peu qu'ils trouvent est saumâtre, pollué, vendu à raison de 10 P.E. la petite outre de cinq litres.

Le Dr Mackie, autrefois délégué d'Angleterre auprès du Conseil Quarantenaire, a plusieurs fois appelé l'at-



tention du Gouvernement sur le mauvais état sanitaire des pèlerins venant de Yambo, mauvais état qu'il attribuait aux grandes souffrances endurées par les pèlerins dans ce port et surtout à la privation d'eau potable.

Mais cette privation, ces souffrances, ne seront bientôt plus que de l'histoire ancienne, car non seulement le Gouvernement a pris ses précautions pour que les longs séjours à Yambo soient désormais évités aux pèlerins, précautions consistant à ne permettre l'embarquement des Egyptiens que sur les bateaux des compagnies faisant au moins quatre voyages par mois, mais encore à partir de cette année, les compagnies de navigation autorisées à embarquer des pèlerins devront entretenir à Yambo, pendant la saison du retour du pèlerinage, les appareils nécessaires pour la distillation de l'eau et chaque pèlerin égyptien aura droit gratuitement à l'eau potable, à raison de cinq litres par jour.

Les pèlerins accomplissent donc maintenant leur voyage dans des conditions convenables; certes il y en a toujours qui se plaindront. Cela me rappelle même ce que j'ai vu l'année dernière; me trouvant à Tor, des pèlerins qui étaient arrivés par un des bateaux en rade et qui voyageaient en première classe se plaignaient que les cabines de cette classe ne fussent pas propres. Je profitai de leur embarquement pour me rendre à bord afin de constater *de visu* si leurs plaintes étaient fondées! Je monte à bord, je me fais indiquer leurs cabines et je trouve ces mêmes pèlerins en train de manger des oranges et des concombres dont ils



avaient jeté les pelures sur le plancher même de la cabine. Il était évident qu'il était impossible d'avoir pour chacun d'eux un domestique spécial pouvant nettoyer à l'instant les saletés qu'ils faisaient eux-mêmes.

Croyez-vous maintenant que le pèlerin revenant de son voyage pourra rentrer dans son pays sans autre formalité.

Tous les peuples se trouvent réunis au Hedjaz, et, en présence d'une si grande agglomération, il y a naturellement à craindre que des épidémies importées par quelques pèlerins ne viennent à se déclarer au Hedjaz ou au retour du voyage seulement, comme cela s'est produit nombre de fois malheureusement. C'est à l'Egypte, gardienne de la route de Suez, qu'incombe la charge de défendre l'Europe contre les dangers d'une épidémie de peste ou de choléra venant du Hedjaz.

Le voyageur qui quitte Suez se dirigeant dans la Mer Rouge, apercevra au bout d'un trajet de 16 heures environ, une baie située sur la rive Asie, baie dominée par les montagnes du Sinaï, par le Pic Sainte Catherine entre autres; c'est là, au fond de cette baie, qu'est installé le camp quarantenaire de Tor, une véritable ville au milieu du désert.

D'un côté, la baie avec ses bancs de coraux, avec les eaux merveilleuses de limpidité du golfe de Suez, permettant de voir le fond de la mer, sa vie, ses plantes, ses animaux, ses oursins énormes avec leurs longs piquants qu'on dirait faits de jais; à l'horizon, les montagnes dénudées, ces rochers monstrueux, ce



chaos au milieu duquel on ne trouve aucune végétation et qui enserme la plage où se trouve la station destinée aux pèlerins de toutes nationalités ; c'est là que tous, sans exception, vont prendre terre avant de regagner leur pays, c'est là que le Gouvernement égyptien et le Conseil Quarantenaire d'Égypte vont soigner les malades, nourrir les pauvres et faire tous les sacrifices qu'impose à l'Égypte sa situation de trait d'union entre le monde musulman occidental et le Hedjaz.

Écoutons encore ce qu'écrit Elisée Reclus à propos du Sinaï ; mais, cette fois il a raison :

« Les premières montagnes qui appartiennent au  
« groupe sinaïque et qui s'élèvent au sud de la chaîne  
« bordière, sont formées de grès au profil bizarre et au  
« coloris varié, qui se groupent en paysages pittores-  
« ques. Au sud, s'élèvent les granits, les gneiss et les  
« porphyres. Uniformes par la composition de leurs  
« roches, les monts du Sinaï ne le sont pas moins par  
« l'aridité de leur surface ; ils sont d'une nudité formi-  
« dable ; leur profil à vives arêtes se dessine sur le bleu  
« du ciel avec la précision d'un trait buriné sur le  
« cuivre. Ainsi, la beauté du Sinaï, dépourvue de tout  
« ornement extérieur, est-elle la beauté de la roche  
« elle-même ; le rouge brique du porphyre, le rose ten-  
« dre du feldspath, les gris blancs ou sombres du gneiss  
« et du syénite, le blanc du quartz, le vert de différents  
« cristaux donnent aux montagnes une certaine variété,  
« encore accrue par le bleu des lointains, les ombres  
« noires et le jeu de la lumière brillant sur les facettes  
« cristallines. La faible végétation qui se montre çà et



« là, dans les ravins et sur le gneiss décomposé des  
« pentes, ajoute par le contraste à la majesté de formes  
« et à la splendeur de coloris que présentent les escar-  
« pements nus ; sur le bord des eaux temporaires dans  
« les ouadi, quelques genets, des acacias, des tamaris,  
« de petits groupes de palmiers ne peuvent en rien voi-  
« ler la fière simplicité du roc. Cette forte nature, si  
« différente de celle qu'on admire dans les contrées  
« humides de l'Europe occidentale, agit puissamment  
« sur les esprits. Tous les voyageurs en sont saisis ; les  
« Bédouins nés au pied des montagnes du Sinaï les  
« aiment avec passion. »

Il n'y a pas de ville dans la presqu'île sinaïtique, Suez, le port du golfe occidental est sur la rive africaine du canal maritime. Au nord Nakl ou la « Palmeraie » est une station militaire et un rendez-vous de caravanes ; le port de la péninsule sur ce golfe occidental est le village de Tor.

Le voyageur qui arrive dans la baie de Tor a au nord, à sa gauche, le petit village de Tor ; au sud, à sa droite, le village de Koroum ; le centre devant lui est occupé par toute la station quarantenaire.

La population de Tor se trouve composée en grande partie de pêcheurs qui trouveront des emplois pendant la saison du pèlerinage. Il y a aussi quelques naturels qui se sont enrichis en faisant le commerce des pierres précieuses. émeraudes, turquoises et perles que leur apportent les Bédouins et beaucoup aussi en exploitant les pèlerins. Actuellement ces naturels enrichis sont agents consulaires ; la même personne représente quatre



ou cinq Puissances, et les jours de fête pavoise sa maison de tous ses drapeaux. A Tor même se trouve une succursale du couvent de sainte Catherine avec des moines grecs orthodoxes qui ont également à Koroum des jardins, où se trouvent d'excellent raisin, des dattes exquisés et des grenades de petite espèce qui peuvent se conserver pendant de longs mois. Ces moines fabriquent aussi avec les dattes d'excellente eau-de-vie qu'ils offrent gracieusement à tous ceux qui leur rendent visite.

Pour Tor comme pour Kóroum, la saison du retour des pèlerins c'est la vie; c'est en quelque sorte leur saison de touristes.

Si aucun cas de maladie contagieuse ne s'est déclaré aux Lieux Saints ou ne se déclare au campement de Tor, le pèlerinage est déclaré net; les pèlerins subiront à Tor trois jours d'observation. — Au contraire, un seul cas de peste, de choléra est-il signalé au Hedjaz ou au campement, le pèlerinage est déclaré brut. — Les pèlerins devront subir douze jours de quarantaine à partir du dernier cas de maladie contagieuse constaté.

Aussitôt qu'un bateau à pèlerins a jeté l'ancre en rade sur les indications du capitaine du port, les pèlerins débarquent au moyen de grandes chaloupes remorquées par un steam launch. Les chaloupes viennent aborder à l'un des débarcadères (il y en a trois) qui s'avancent assez loin dans la mer, environ 200 mètres. De là, ils passent à l'un des établissements de désinfection où cette opération se fait en présence du médecin chef de la désinfection, dans les meilleures conditions. Chaque pèlerin, homme ou femme, passe ensuite au bain



ou à la douche suivant son désir. Les établissements pour les femmes sont absolument séparés. Les bagages sont ensuite désinfectés dans des étuves très bien installées et sont transportés après cette opération à la section par des voitures sur un chemin de fer à voie étroite, trainées par une locomotive.

Si dans le bateau il se trouve des malades, ils sont transportés au moyen de cette voie de fer dans une voiture d'ambulance jusqu'aux hôpitaux. Il y a déjà trois hôpitaux, un pour les femmes, deux pour les hommes ; chacun peut contenir trente lits.

Ces installations hospitalières sont encore insuffisantes et beaucoup de malades doivent être soignés sous la tente où ces affaiblis souffrent cruellement des brusques variations de température ; mais le Conseil quarantenaire se préoccupe de remédier à cette situation et il ne cessera de construire que quand tous les malades pourront être reçus dans de confortables hôpitaux de pierres.

Les affections dominantes, vous le savez, sont des affections gastro-entériques. Régime lacté : autrefois on ne pouvait nourrir ces pauvres pèlerins qu'avec du lait concentré, cette année une laiterie sera organisée avec un certain nombre de vaches et les malades seront alimentés de lait frais et pur.

Le soin de nourrir les pèlerins est confié à des entrepreneurs : leur tâche est difficile, car ils ne savent jamais au juste à quel moment les bateaux débarqueront à Tor leur contingent de pèlerins et combien de bouches ils devront approvisionner à la fois.



Puis quelle garantie contre ces entrepreneurs qui n'ayant à subir aucune concurrence, certains qu'on ne pourrait se passer d'eux pendant la brève durée de la quarantaine, ne cherchaient qu'une chose, gagner le plus d'argent possible en vendant le plus cher possible des denrées aussi mauvaises que possible.

Il y a deux ans, la question des vivres avait été un sujet de plaintes nombreuses et justifiées. Le Gouvernement et le Conseil Quarantenaire ont compris qu'il fallait passer avec l'entrepreneur un contrat renouvelable pour plusieurs années. Alors la fourniture des vivres aux pèlerins a cessé d'être une brève spéculation pour devenir une affaire sérieuse et de longue haleine et les résultats de cette transformation ont été excellents.

Les entrepreneurs ont construit à Tor à leurs frais deux fours, un magasin pour abriter les approvisionnements. Dans chaque section ils ont établi un restaurant, une épicerie et des fourneaux; actuellement les aliments sont soigneusement préparés, les provisions de qualité supérieure.

Les pèlerins à nourrir se divisent en deux catégories : ceux qui se nourrissent à leurs frais et ceux qui, dénués de tout, doivent être nourris par le Gouvernement si on ne veut les voir mourir de faim.

Il est flatteur pour les Égyptiens de constater que les indigents sont presque tous étrangers. Ce résultat prouve que si les Gouvernements étrangers prenaient à l'égard de leurs sujets musulmans des mesures analogues à celles qui sont prises par le Gouvernement égyptien, il serait possible de réduire à presque rien



le contingent des pèlerins misérables. Cette constatation est d'autant plus intéressante que les pèlerins indigents sont considérés comme particulièrement dangereux pour la santé publique, la maladie ayant plus de prise sur les sujets affaiblis par les privations.

L'eau distribuée au campement provient des puits Mourad situés près du village de Koroum. Ces puits sont fermés extérieurement ; des tuyaux plongent dans l'eau et un puissant moteur avec pompes, envoie, presque sans interruption, l'eau à un vaste réservoir.

De là au moyen d'une canalisation souterraine, l'eau est distribuée dans chaque section où elle arrive dans de vastes bornes fontaines munies de quatre robinets qui donnent aux pèlerins autant d'eau qu'ils peuvent en désirer. Cette eau est bonne, légèrement salée, mais de beaucoup supérieure certainement à celle qu'on trouve dans la plupart des puits et sakies de Zeitoun et Matarieh.

Les pèlerins de chaque bateau forment une section. — Les sections sont séparées les unes des autres par des grillages métalliques ; dans chaque section ils sont installés sous des tentes et bientôt des bâtiments en pierres seront construits.

Cette année enfin, Tor va prendre des allures de grande ville, puisque le campement va être éclairé à la lumière électrique, ce qui permettra d'activer pendant la nuit les opérations de désinfection et d'assurer la sécurité publique dont le service est confié à une compagnie d'agents de police envoyée spécialement par le Ministère de l'Intérieur pendant le retour des pèlerins.



Bien d'autres questions seraient à étudier à propos du campement de Tor, mais, comme je vous l'ai dit au début, le sujet est trop vaste et mes forces trop petites pour vous donner autre chose qu'un rapide aperçu.

Ce que j'ai tenté d'esquisser, c'est le rôle que joue le Gouvernement dans cette grosse question du pèlerinage si importante, si essentielle pour le monde musulman; ce rôle, Mesdames, Excellences, Messieurs, est entièrement bienfaisant.

Le Gouvernement prévoit pour ses pèlerins; dès le départ, il se préoccupe de les faire voyager dans des conditions sinon de confort, du moins de santé inconnues autrefois; s'il est obligé de les abandonner à eux-mêmes dans le désert, il les reprend à Tor pour les ramener sains et saufs au milieu des leurs.

La tâche est lourde, croyez-le bien, mais grâce aux efforts du Conseil Quarantenaire, de son aimable président, le docteur Ruffer qui joint tous ses efforts à ceux du gouvernement, les améliorations marchent à pas de géant et cette tâche qui paraissait si lourde devient facile, douce même, car tous ceux qui y participent savent d'avance qu'ils ont la pleine et entière approbation de Notre Auguste Maître, Son Altesse le Khédive.

---







# LA QUESTION DES PÊCHEURS D'ÉPONGES

DE LA MÉDITERRANÉE

Par CHARLES FLÉGEL <sup>(1)</sup>

---

MESDAMES ET MESSIEURS,

Invité par S. E. le Président de cette illustre Société Khédiviale de Géographie à faire une conférence sur la question des pêcheurs d'éponges, qui m'a conduit en Egypte, après m'avoir conduit à Samos, en Crète, en Chypre et en Italie, j'ai cru de mon devoir d'accepter avec la plus profonde reconnaissance cette invitation, très honorable pour moi, et très précieuse pour la question dans les pays où elle n'a pas encore trouvé la solution si désirée. Je remercie chaleureusement S.E. le Président pour la bienveillance avec laquelle il a voulu me présenter à vous, et j'ai l'honneur de vous prier de m'accorder votre précieuse sympathie pour la question des pêcheurs d'éponges, laquelle intéresse directement depuis trente cinq ans, à un haut degré les pêcheurs d'éponges de la Méditerranée avec une population de plus de 100,000 âmes, et indirectement tous les pays spongifères de la Méditerranée avec une population de beaucoup de millions, y compris ce célèbre et hospitalier pays du Nil, si familier à notre esprit et si cher à notre cœur depuis l'enfance.

Les pêcheurs d'éponges de la Méditerranée vivaient très heureux lorsqu'ils pêchaient les éponges par les trois anciennes méthodes, irréprochables sous tous les

(1) Voir le compte rendu de la séance du 1<sup>er</sup> février 1902.



rapports, en plongeant à corps nu, avec le trident ou avec la drague. Mais depuis que les scaphandres furent introduits dans la pêche des éponges en Turquie en 1866 et plus tard en Grèce, les pêcheurs de ces deux pays, si heureux jusqu'alors, éprouvèrent de grands maux et de cruelles souffrances : mort prématurée et soudaine et nombreuses maladies chroniques parmi les adolescents et les hommes ; très nombreuses veuves et orphelins sans moyens d'existence avec toutes les sinistres conséquences que cet état de choses entraîne pour la morale publique ; manque de travail, auparavant si général et si rémunérateur, à cause du manque d'éponges écrasées par les scaphandriers ; mendicité et émigration imposées par la misère ; en un mot, décomposition de la société sous la forme la plus atroce. Tels furent les résultats de l'introduction des scaphandres en 1866, résultats qui constituent l'importante question des pêcheurs d'éponges. Bien que les pêcheurs d'éponges de l'Italie et de la Tunisie, comme aussi beaucoup parmi ceux de la Grèce et de la Turquie, n'aient pas accepté les scaphandres, ils en souffrent aussi à cause de l'épuisement des éponges occasionné par les pêcheurs qui les ont adoptés. C'est, en peu de traits, la situation sinistre dans laquelle j'ai trouvé les pêcheurs d'éponges de la Méditerranée, situation qui subsiste encore en partie et subsisterait tout entière, dans toute son atrocité, si les Gouvernements éclairés de Samos, Crète, Chypre, Tunisie et Egypte ne se fussent pas noblement décidés à y remédier.

Jamais une question ne se soulève sans un trouble, sans un abus, sans un mauvais motif ; c'est ce qui se



passait et se passe aussi avec la question des pêcheurs d'éponges. Le motif du mal dans cette question était et est la soif du gain sans frein, largement soutenu par d'autres passions aveuglantes, sans le contrôle bien-faisant des gouvernements, sans la modération juste que nous impose pour le bien-être général la loi de Dieu. Des hommes, pleins de cette soif du gain qui ne respecte rien, trouvèrent bon d'appliquer, il y a trente-cinq ans, à la pêche des éponges, le scaphandre inventé dans un tout autre but. Bien qu'il s'ensuivit tout de suite beaucoup d'accidents de mort et de maladies, ils persévérèrent dans le mal, et le prolongèrent jusqu'à présent. Mais, certes, ils ne réussirent pas à contraindre tout le monde à leur manière de faire; ils trouvèrent de la résistance parmi leurs compatriotes mêmes et ainsi s'engagea entre le bien et le mal une lutte acharnée, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, dans laquelle, grâce à l'aide de Dieu, le mal commence à reculer sérieusement devant le bien. Je tâcherai maintenant de vous dépeindre en peu de mots l'heureux état des pêcheurs d'éponges avant l'introduction des scaphandres, la grande misère qu'occasionne cet engin destructeur, et la lutte qui, dernièrement, a amené l'aurore du retour à l'état heureux sans scaphandres.

La pêche des éponges se faisait déjà dans l'antiquité de trois bonnes manières, par le plongement à corps nu, avec le trident et avec la drague, et a subsisté dans la Méditerranée par tous les siècles jusqu'à présent, mais aucune époque n'a vu un si grand malheur parmi les pêcheurs d'éponges que le dernier tiers du



siècle passé. Des pêcheurs d'éponges vivent en Turquie sur les parages de la Syrie, dans les îles de Calymnos, Symi, Halki, à Halikarnasse et ailleurs, en Grèce à Kranidion, Hermioné, Hydra et Egine, enfin dans les parages de la Tunisie et en Italie à Torre del Greco, à Porto d'Empédocle, à Lampédouse et ailleurs. Dans l'heureuse époque avant l'introduction des scaphandres, les éponges se trouvaient en grande abondance dans les eaux basses et profondes, les pêcheurs et surtout les plongeurs étaient alors recherchés et bien rémunérés et on prenait les rameurs d'autres lieux; tous les adolescents et les hommes jusqu'à un âge assez avancé étaient employés au plongement et au maniement du trident et de la drague. C'étaient des flottes entières de petits navires du type *scaphi*, très bons voiliers, avec huit ou dix plongeurs et quatre rameurs chacun, qui partaient chaque printemps, après les Pâques, des ports de la Syrie, des îles de Calymnos, de Symi, de Halki, et des navires avec la drague et des barques avec le trident, qui partaient de Kranidion, d'Hermioné, d'Halikarnasse et d'autres lieux, pour s'adonner à la pêche des éponges en différentes parties de la Méditerranée et retourner en septembre avec un équipage gai et sain et un bon butin en éponges, que les pêcheurs vendaient aux négociants locaux pour l'exportation.

Dans leurs pays restaient alors, dans le bon temps sans scaphandres, seulement les femmes, les enfants et les vieillards, qui s'occupaient aussi de la récolte de l'orge et du blé. Les femmes et jeunes filles, en moulant de l'orge dans le moulin à bras, chantaient sur des



mélodies anciennes des vers de leur propre invention, saluant par cette pratique poétique leurs maris ou fiancés, leurs frères, pères ou fils. Ces populations étaient très religieuses, sans être fanatiques ni superstitieuses. Non seulement les femmes, mais aussi les hommes de tout âge visitaient régulièrement l'église dans leurs pays ou loin de leur patrie, observaient bien le rite et les vieilles et pieuses coutumes et étaient toujours d'une conduite très sobre et très digne. Mais combien a changé tout cela depuis que les scaphandres ont ébranlé le bien-être moral et matériel de ces braves pêcheurs d'éponges ! Candidat de la mort prématurée et des maladies chroniques pires que la mort, le malheureux scaphandrier cherche à oublier sa position funeste dans la débauche d'aujourd'hui, pour laisser demain, après sa mort, ses vieux parents ou sa jeune femme et ses petits enfants dans la misère ou, pire encore, pour partager la misère avec eux comme paralytique ou, comble du malheur, pour devenir mendiant des grandes villes, ce que nous avons pu constater au Caire même. Et néanmoins on aperçoit encore chez ces malheureux pêcheurs d'éponges quelques restes de l'ancien bien-être, restes moraux plutôt que matériels ; ils pensent encore au bon temps sans scaphandres, ils en parlent et luttent encore contre le mal et cette lutte dure déjà plus que la guerre du Péloponèse et que la guerre de Trente ans, toute une génération.

Beaucoup de médecins ont bien voulu me communiquer sur ma demande leurs précieux avis sur le grand mal qu'occasionnent les scaphandres, pour ap-



puyer de leur autorité ma faible voix. Permettez-moi de vous faire connaître l'avis du Directeur du Service Sanitaire de la Principauté de Samos, le D<sup>r</sup> Anacréon Stamatiadès :

.....  
De tout temps les plongeurs Orientaux n'ont pas cessé de parcourir des profondeurs énormes pour arracher au sol sous-marin quelques-unes de ses richesses sans aucun risque de leur vie et de leur santé. Mais depuis l'introduction du scaphandre, malgré tous les systèmes de perfectionnement dont le scaphandre a été l'objet, l'on ne cesse de signaler les conséquences funestes sur la santé et un nombre très considérable de victimes qu'occasionne annuellement la pêche des éponges au moyen de scaphandres. L'intoxication par l'oxygène, la grande pression, la décompression même trop hâtive sont autant de causes auxquelles sont sujets les scaphandriers et qui donnent naissance à des accidents d'une très grande gravité. La surdité, la perte d'équilibre, dues aux hémorrhagies labyrinthiques, les vertiges, les convulsions, la paraplégie, les nodosités sous-cutanées et les hémorrhagies multiples constituent la liste succincte de quelques états pathologiques dus à l'abus du scaphandre. Ne serait-il pas juste, équitable, humain même dans ce temps de commisération pour l'humanité souffrante, que l'on intervienne sérieusement, en interdisant, une fois pour toutes, l'usage d'un pareil engin, par l'emploi duquel un si grand nombre d'êtres humains sont sujets à des maladies chroniques et à la mort prématurée ?

.....  
Samos, le 19 avril 1901.

D<sup>r</sup> ANACRÉON STAMATIADÈS,  
*Médecin-Directeur du Service Sanitaire de Samos.*

C'est aussi l'opinion, que vous exprimera bientôt, S. E. Abbate pacha.

Il y a trois importantes raisons pour expliquer cette prolongation extraordinaire d'un si grand mal : la première est que la question des pêcheurs d'éponges est



une question de mer et de pauvres pêcheurs de localités hors des grandes routes; la seconde est qu'elle n'est pas la question d'un seul pays, mais une question internationale, et la troisième est que les partisans des scaphandres osaient et osent, par différents moyens et même par la presse, faire dévier les Gouvernements et l'opinion publique au lieu de les éclairer. A cause surtout de cette dernière raison la vérité a pu rester cachée si longtemps, mais elle finit toujours par éclater. Toutes les idées, toutes les innovations doivent subir l'épreuve morale et pratique pour être taxées sur leur juste valeur. Donc, l'introduction des scaphandres dans la pêche des éponges a subi cette épreuve avec un insuccès complet, parce qu'elle occasionne parmi les pêcheurs à un degré exhorbitant la mort prématurée et soudaine et nombre de maladies pires que la mort, et laisse des veuves et des orphelins sans moyens d'existence. Les populations adonnées à la pêche des éponges protestèrent fortement contre l'abus des scaphandres et leurs autorités locales promirent de l'interdire, mais bien vite elles oublièrent leurs promesses, pour être agréables aux entrepreneurs, qui croyaient avoir trouvé au moyen du scaphandre une Californie sous-marine. Mais quelle erreur! Le scaphandre ne se borne pas à exterminer les hommes, valeur dont ces industriels ne tiennent pas compte, il extermine aussi les éponges, et bien que la mer en ait beaucoup, il n'y a pas de chose qui ne s'épuise avec le temps, si on en empêche la reproduction. A cause de la mort et des maladies des pêcheurs et de l'épuisement



progressif des éponges, les entrepreneurs avides trouvaient bientôt, au lieu de la Californie rêvée, le désert et les malédictions de leurs compatriotes et se ruinaient et se ruinent encore eux-mêmes. Ce n'était plus seulement un détestable calcul, mais une manière de jeu de hasard sous la forme la plus odieuse que ces gens osaient, même par la voie de la presse, qualifier d'industrie. Je me suis assez expliqué sur cette funeste soi-disant industrie et je me borne à un seul vœu, que je fais de tout mon cœur : Que Dieu garde chaque pays d'une telle industrie !

Domicilié, depuis 1892, à Calymnos près de Rhodes, île des plus importantes pour la pêche et le commerce des éponges, j'y observai bientôt le terrible abus des sca-phandres pour cette pêche et ses désastreuses conséquences et, profondément ému de l'importance du mal, je me décidai à contribuer à son abolition. Je publiai d'abord sur la question dans la presse italienne et dans la presse grecque beaucoup d'articles et trois brochures :

1<sup>o</sup> *L'isola di Calymnos e la pesca delle spugne*, Gênes 1895;

2<sup>o</sup> Ἡ Νῆσος Κάλυμνος (L'île de Calymnos), Constantinople 1896 ;

3<sup>o</sup> Ἡ Α. Θ. Παναγιώτης ὁ Οἰκουμενικὸς Πατριάρχης Ἀνθίμος ὁ Ζ' ἐν Κάλυμνῳ (Sa Sainteté le Patriarche œcuménique Anthimos VII à Calymnos).

Mais j'observai que la question ne s'avancait pas du tout vers la solution si désirée et que la presse seule ne suffisait pas contre les moyens des partisans des sca-phandres, qui n'hésitaient pas même à calomnier Sa Sainteté le Patriarche œcuménique Anthimos VII, qui



déjà, comme Métropolitain de Léros et Calymnos, avait pris à tâche l'amélioration du sort des malheureux pêcheurs d'éponges et s'y est intéressé vivement jusqu'à présent.

En 1895, l'illustre Marquis Jérôme De-Ferrari, Consul de Perse et de Montenegro à Gênes et membre de plusieurs sociétés savantes, prit vivement part à la lutte de presse en faveur des malheureux pêcheurs d'éponges, en défendant dans le *Caffaro* de Gênes Sa Sainteté Anthimos VII contre les calomnies des partisans des scaphandres, calomnies qui avaient fait leur apparition même dans la presse italienne par simple traduction et sans connaissance des choses, pendant que je défendais Sa Sainteté contre les mêmes calomnies dans le journal grec Κωνσταντινουπόλεις (Constantinople) et plus tard dans ma troisième brochure sur la question des pêcheurs d'éponges.

C'était en 1896 que je me décidai à m'adresser aux Gouvernements et aux Corps législatifs, à la presse et à la société de chacun des pays spongifères de la Méditerranée, séparément, avec un programme portant que dans l'abolition de ce terrible abus les plus petits des pays spongifères doivent précéder les plus grands, et ceux ne faisant pas usage de scaphandres ceux qui en font usage. La route au but si désiré était trouvée. Grâce à l'aide de Dieu, ma chaleureuse prière en faveur des malheureux pêcheurs d'éponges fut exaucée jusqu'ici par les Gouvernements de Samos, Crète, Chypre, Tunisie et Egypte, y compris les côtes de la Mer Rouge jusqu'à Massaoua et l'île de Thasos, et le Gouver-



nement d'Italie voulut bien me donner la promesse de l'abolition prochaine du terrible engin de pêche. Plein de profonde reconnaissance envers ces six pays spongi-fères de la Méditerranée, je me propose maintenant de m'adresser à la Grèce et à la Turquie avec la même chaleureuse prière et avec la même confiance.

Avec la plus grande joie j'appris, l'été passé, que la bien méritante Société Impériale Russe de Pisciculture et de Pêche organisait, sous l'auguste patronage de S.A. Impériale le Grand Duc Serge Alexandrovitch, pour le mois de février, à St. Pétersbourg, un Congrès International de Pêche et de Pisciculture à côté d'une Exposition Internationale de Pêche. Cette nouvelle était précieuse pour moi, parce qu'elle me procurait pour un avenir prochain un centre éclairé et puissant, auquel je pourrais faire appel en faveur des malheureux pêcheurs d'éponges de la Méditerranée en proie à la plus grande misère, ce que j'ai fait dernièrement par l'intermédiaire du Comité Organisateur de ce Congrès et de l'*Egyptian Gazette*. Dans les vicissitudes des choses humaines il est parfois moins difficile d'obtenir que de conserver l'obtenu et de le maintenir contre toute nouvelle attaque. Les partisans des scaphandres ont, l'été passé, tenté cette attaque à Samos et en Crète, mais vainement, grâce à la persévérance des Gouvernements et des Corps législatifs, de la presse et de la société des patries de Pythagore et de Minos. C'est justement aussi pour cette grave raison que je me suis adressé au Congrès International de Pêche et de Pisciculture de St. Pétersbourg avec la



chaleureuse prière de vouloir bien accorder son éclairée et puissante protection aux malheureux pêcheurs d'éponges contre toute nouvelle tentative contre leur vie, leur santé et leur bien-être moral et matériel. J'ose espérer que ce Congrès International sous l'auguste patronage de S.A. Impériale le Grand Duc Serge Alexandrovitch, composé de tant d'illustres hommes d'État et d'éminents savants de tous les pays du monde civilisé, voudra bien accueillir cette chaleureuse prière pour le bien d'une grande population, décimée et souffrante par suite d'un abandon de trente-cinq ans, et confier cette protection comme un gage précieux à tous ses successeurs.

Parmi les preuves précieuses de bienveillance dont voulurent bien m'honorer les gouvernements auxquels j'ai eu l'honneur de m'adresser officiellement en faveur des malheureux pêcheurs d'éponges, je choisis le certificat du Gouvernement Crétois pour vous le communiquer :

**ÉTAT CRÉTOIS**

DIRECTION SUPÉRIEURE DES FINANCES

N<sup>o</sup> *Prot. 2618*  
*Adm. 1358*

**CERTIFICAT**

Je, soussigné, Constantin M. Fournis, docteur en droit, Conseiller pour les Finances de Son Altesse Royale le Prince Georges de Grèce, Haut Commissaire en Crète, certifie :

Qu'ensuite d'un rapport, daté du 6 octobre 1899 et soumis à la Direction Supérieure des Finances par M. Charles Flégel, la loi *sub* N<sup>o</sup> 97, défendant la pêche des éponges au moyen des scaphandres, a été sanctionnée par Son Altesse Royale le Prince Georges de Grèce, Haut Commissaire en Crète, et publiée au *Journal Officiel* N<sup>o</sup> 97 du 6 Novembre 1899.

Que les résultats bienfaisants de cette défense se firent sentir,



car la partie de la population des îles de l'Archipel Turc qui s'adonne à la pêche des éponges, adressa au Gouvernement Crétois des remerciements pour la mesure humanitaire qu'il venait de prendre.

Qu'effectivement, la défense de pêcher en scaphandre protège de nombreuses maladies les pêcheurs et notamment de la paralysie, de la dégénérescence et de la mort prématurée et soudaine ;

Qu'en outre, cette mesure prohibitive eut pour effet non seulement de protéger les populations s'occupant de cette pêche, mais encore d'augmenter la production des éponges dans le littoral de l'île de Crète, production, qui par le long usage du scaphandre, venait d'être arrêtée et épuisée ;

Que, enfin, l'Assemblée Crétoise, prenant en considération le but humanitaire et bienfaisant de la loi *sub* N° 97 ainsi que ses effets salutaires, a approuvé la dite loi à l'unanimité.

La Canée, le 30 juin 1901.

*Le Conseiller pour les Finances,*  
D<sup>r</sup> CONSTANTIN M. FOUMIS.

Ces observations réconfortantes, faites par le Gouvernement Crétois, se répètent partout et bientôt le Gouvernement Egyptien sera en situation de les faire aussi.

Pour vous donner une idée plus claire des sentiments avec lesquels les pêcheurs d'éponges saluent l'abolition des scaphandres, je choisis parmi les documents que j'ai sur ce sujet, l'adresse de gratitude que le peuple et la Démogérontie de l'île de Calymnos ont soumis à S. E. le Haut Commissaire de Chypre, Sir Haynes Smith, à cause de cette abolition, et le document analogue que la Communauté de l'île de Symi a soumis à S. A. Royale le Prince Georges de Grèce, Haut Commissaire en Crète. Voici la teneur du premier document :



A S. E. SIR HAYNES SMITH,

*Haut Commissaire de Chypre à Nicosie.*

EXCELLENCE,

A l'occasion de l'heureux fait de l'abolition des scaphandres dans les parages de Chypre, des scaphandres, qui dès leur introduction dans la pêche des éponges étaient et sont si pernicious, parce qu'ils ont changé en déserts les mers dans lesquelles auparavant abondaient les éponges, et parce qu'ils sacrifiaient et sacrifient annuellement beaucoup d'êtres humains, le peuple de l'île de Calymnos selon son sacré devoir a l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien accepter l'expression de la plus profonde reconnaissance pour cette mesure très bienfaisante et très philanthropique, par laquelle sont sauvées de larges populations de pêcheurs d'éponges, qui vivent de cette pêche ; mesure par laquelle s'ouvre de nouveau une vaste arène pour la prospérité et le progrès et se termine l'extermination de tant d'êtres humains. Aussi le peuple de l'île de Calymnos a l'honneur de prier Votre Excellence de soumettre son éternelle reconnaissance au pied du trône de S. M. Britannique le Roi Edouard VII.

En espérant que cette mesure bienfaisante et philanthropique de Votre Excellence sera imitée par d'autres Gouvernements éclairés, nous avons l'honneur de signer avec la plus profonde reconnaissance,

De Votre Excellence,

les très humbles et très obéissants serviteurs habitants de Calymnos.  
Calymnos, le 20 octobre 1901.

Suivent les signatures, que la Démogérontie de Calymnos certifie par ces mots :

La Démogérontie de l'île de Calymnos certifie l'authenticité des signatures précédentes des habitants de Calymnos et la teneur de cette adresse de gratitude et exprime, elle aussi, au nom de toute la population, la plus profonde reconnaissance envers S. E. le Haut Commissaire de Chypre, Sir Haynes Smith.

Calymnos, le 22 octobre 1901.

*Les Démogérontes de Calymnos*  
GEORGES G. HADJI THEODOROU  
THEODOSIOS M. THEODOSIOU.



Voici la teneur du second document :

**Communauté de l'île de Symi.**

N<sup>o</sup> 189

A SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE GEORGES DE GRÈCE,

*Haut Commissaire en Crète.*

ALTESSE,

La loi philanthropique de l'Etat Crétois sur l'abolition de la pêche des éponges au moyen du scaphandre à peine sanctionnée par Votre Altesse Royale et publiée, a rempli de joie inexprimable et des meilleures espérances tous les habitants et surtout les plongeurs de notre île.

Déjà aussi, de notre île se sont rendues aux parages de la Crète un assez grand nombre de barques de pêcheurs d'éponges et y travaillent bien. C'est avec la plus grande reconnaissance que nous apprenons ces effets bienfaisants de la loi mentionnée, lesquels avec le temps deviendront encore plus importants.

Selon notre devoir sacré, nous avons l'honneur de soumettre avec le plus grand respect à Votre Altesse Royale l'expression de la plus profonde reconnaissance de nos plongeurs et de toute notre communauté.

En implorant Votre Altesse Royale de vouloir bien ne jamais permettre l'abolition de cette loi bienfaisante, de la généralisation de laquelle dans les autres pays spongifères dépend l'avenir des malheureux plongeurs, nous avons l'honneur de signer avec le plus grand respect.

S mi, le 29 août 1901.

De Votre Altesse Royale  
les très humbles et très obéissants serviteurs.

*Les gardes des sceaux*

VASSILIOS K. PHARMAKIDIS

NIC. MICH. PETRIDIS

N. MAVRIKIOS

*Les Démogérontes*

G. P. KLDAKIS

N. MAVRIKIOS

*Le Secrétaire Général*

DÉMOSTHÈNE HAVIARAS



Ces deux documents vous permettent de juger facilement des autres.

Le Gouvernement auquel j'ai eu l'honneur de m'adresser dernièrement sous forme officielle en faveur des malheureux pêcheurs d'éponges, est celui de S. A. le Khédive Abbas Helmi pacha, protecteur, comme Ses illustres ancêtres, de cette bien méritante Société Khédiviale de Géographie et de toute bonne et noble idée et entreprise. Bien que le nouveau décret sur la pêche des éponges, interdisant sévèrement l'abus des scaphandres, ne soit pas encore promulgué (mais il le sera sous peu), j'ai reçu de la part des fonctionnaires compétents du Gouvernement de Son Altesse, l'autorisation de communiquer officiellement l'abolition des scaphandres aux pêcheurs d'éponges, qui ont appris l'heureuse nouvelle avec des larmes de joie et avec la plus profonde reconnaissance vers S. A. le Khédive et le Gouvernement éclairé de Son Altesse. Je m'empresse d'y joindre les sentiments de profonde gratitude que j'ai pour S. A. le Khédive, pour les conseillers éclairés de Son Altesse, et en général pour tous ceux qui ont bien voulu par leurs avis précieux contribuer au succès, pour la presse du Caire et d'Alexandrie, pour cette illustre Société Khédiviale de Géographie, qui m'accorde aujourd'hui l'hospitalité, et pour la sympathie précieuse que vous voulez bien, tous, témoigner à la juste cause des malheureux pêcheurs d'éponges. Nous pouvons maintenant espérer, que grâce à l'aide de Dieu, grâce à votre précieuse sympathie et à celle des Gouvernements éclairés, les malheureux pêcheurs d'éponges verront de



nouveau luire des jours heureux comme au bon temps où les scaphandres étaient inconnus.

Le Gouvernement éclairé de S.A. le Khédive a voulu faire aux pêcheurs d'éponges encore un autre bien non moins important ; il s'est décidé à fonder une colonie de pêcheurs à Marsa Matrouh, le meilleur port sur les côtes égyptiennes entre Alexandrie et la frontière tripolitaine. Le Gouvernement Egyptien invite les pêcheurs d'éponges de la Grèce et de la Turquie à peupler la colonie de Marsa Matrouh au lieu d'émigrer en Russie et en Amérique, ce qu'ils ne feront certainement plus après l'abolition générale des scaphandres. Ils trouveront dans cette nouvelle colonie tout l'appui possible de la part du Gouvernement, qui se propose de construire un grand mole pour la pleine sûreté du port placé sous la protection d'une station de gardes-côtes.

Je forme des vœux chaleureux pour la réalisation prochaine et pour la prospérité de cette noble entreprise, qui ne pourra que se développer à bref délai à l'exemple de Lampédouse, petite île de l'Italie entre la Sicile et la Tunisie, où en peu d'années s'est formé un marché important d'éponges. Je dois aussi exprimer des remerciements aux Gouvernements des pays spongifères de la Méditerranée, qui, à la seule exception de la Principauté de Samos, ont résisté à la tentation d'accorder le monopole de la pêche des éponges à un entrepreneur quelconque ou à un syndicat. Il n'est pas du tout dans l'intérêt des Gouvernements de concéder pareil monopole, concession qui ne peut avoir pour effet que d'enrichir encore un petit groupe d'hommes déjà riches



au détriment de pauvres et malheureuses populations, qui payent volontiers au Gouvernement une juste taxe directement, sans l'intermédiaire de qui que ce soit. Espérons que la Principauté de Samos, dans un avenir prochain, reviendra, elle aussi, de son erreur.

L'Egypte ainsi que l'Italie et la Grèce, n'ont, jusqu'à présent imposé aucune taxe sur la pêche des éponges. Le Gouvernement Egyptien pouvait donc examiner la question au seul point de vue philanthropique, qui exige l'abolition des scaphandres. Mais au point de vue économique cette abolition s'impose également, car les scaphandriers écrasent sans pitié, sous leurs larges et lourdes semelles, les petites éponges et tout le germe reproductif des éponges de l'avenir, changeant en désert les profondeurs de la mer où ils passent. L'île de Crète tirait auparavant un revenu annuel d'environ 2000 livres turques de la taxe sur la pêche des éponges; l'abus des scaphandres fit tomber ce revenu à 800 livres. L'île de Chypre subit un dommage encore plus grand pour la même raison, en recevant en 1900 seulement 317 livres anglaises de la même taxe. Mais après l'abolition des scaphandres augmenta progressivement la production des éponges, production qui a besoin de trois à quatre ans pour être complète. Les fermiers de la pêche dans la Principauté de Samos et le Gouvernement de l'île de Crète ont déjà éprouvé une fort remarquable amélioration des revenus de cette taxe, amélioration qui apparaîtra très vite aussi à Chypre, en Tunisie et partout ailleurs où l'on a aboli ou abolira les scaphandres. Le Gouvernement Egyptien a l'intention



d'imposer désormais une juste taxe sur la pêche des éponges et les pêcheurs la payeront volontiers, parce qu'ils trouveront désormais dans ce pays hospitalier la protection dont ils ont si besoin pour eux-mêmes et pour les éponges, de la pêche desquelles ils vivent. Aussi dois-je vous communiquer que les pêcheurs d'éponges, après tant d'années de pertes et de souffrances ont, l'été dernier, beaucoup mieux travaillé par suite de l'abondance des éponges à Samos et en Crète, dont les Gouvernements ont été les premiers à abolir les scaphandres et où, par conséquent, les éponges ont eu le temps et la faculté de se développer, ce qui se passe et se passera partout après l'abolition des scaphandres.

Vu l'état actuel de la question des pêcheurs d'éponges, c'est-à-dire, l'abus des scaphandres étant aboli à Samos, en Crète, à Chypre, en Tunisie et en Egypte et son abolition étant imminente en Italie, on peut présumer que le retour aux trois anciens modes de pêche des éponges sera bientôt, partout, un fait accompli. Déjà cette loi humanitaire étend ses bienfaits sur cinq pays spongifères, Samos, Crète, Chypre, Tunisie et Egypte et sera bientôt adoptée par un sixième, l'Italie. Mais elle produit déjà ses excellents effets beaucoup plus encore en Grèce et en Turquie, où plus qu'ailleurs ce retour graduel, mais certain, aux temps heureux de la pêche sans scaphandres est salué des pêcheurs avec des larmes de joie et avec la plus profonde reconnaissance envers les Gouvernements bienfaiteurs. L'abolition générale des scaphandres au moyen de cette législation protectrice, sera une vraie renaissance pour les pêcheurs d'éponges



de la Méditerranée et produira les meilleures conséquences aussi pour les revenus des pays spongifères et pour le commerce des éponges. Il ne nous reste qu'à contribuer encore par quelques derniers efforts au triomphe définitif de cette juste cause à laquelle nous nous sommes consacré et que Dieu, le tout-puissant protecteur des souffrants, en qui nous avons foi, conduira à bonne fin.

---



















